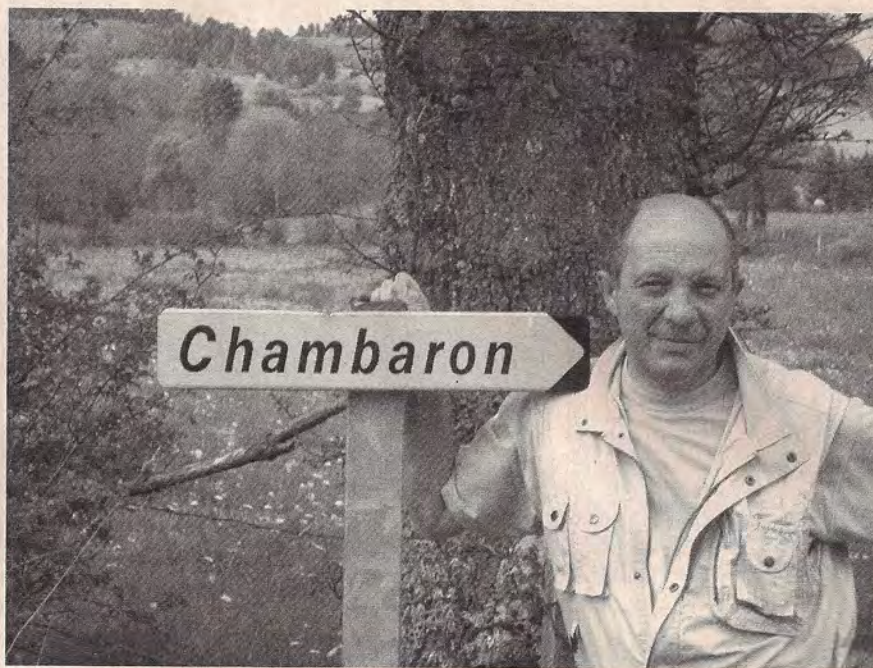


FEUILLES D'AUTOMNE AU FESTIVAL DU LIVRE DE COLMAR...

La 28^e édition du salon du livre de Colmar devenu « festival » a célébré la littérature du sud. Arrêt sur images et sur verve, au stand d'un éditeur de la place, sur deux auteurs passionnés par l'exercice désentravé de la langue française...

« On lirait le sud » proclamait l'affiche de ce 28^e festival du livre. Parmi 500 auteurs dont nombre de têtes d'affiche primées et très attendues sur les 12.000 m² du parc des expositions, il a révélé, sur le stand des très colmariennes Dom éditions, la faconde d'un Marseillais perpétuel et « polyglobetrotteur » signant Chambaron. Professionnel du verbe aussi affûté que comblé, il vend des livres comme par inadvertance. Son motif de satisfaction du jour – ou de l'instant : il vient de corriger Bernard Pivot, « le roi de la dictée »... par tweet (« C'était sur un accord du participe »)...

Correcteur de métier après avoir été lobbyiste, le praticien d'une **littératerre** (« art d'écrire des choses élevées avec des mots au ras des oublies ») qui rutile du verbe comme en résistance à l'œuvre de désarmement des esprits en cours donne forme livresque à son irrépensible inventi-



tivité verbale avec un *Dictaphonaire* (2007), déjà de référence – il s'en vend beaucoup en Suisse, allez savoir pourquoi... En l'occurrence, son entrée en résistance a pris volume en un déroutant florilège de 1.200 mots-valises qui précisent « font voyager l'esprit » en avançant gravement l'intelligence, quitte à inverser le sens du voyage mais le Verbe est un si beau navire de plaisance dont il suffit de rencontrer la promesse pour appareiller vers tous les dépassements...

LA LANGUE DÉSENTRAVÉE ET L'UNITÉ NATIONALE...

Son septième opus jubilatoire, *Le Fourtounaire* (2014), connaît une nouvelle jeunesse en se rhabillant pour l'hiver d'une élégante et intrigante jaquette qui appelle le geste de la main vers le bel objet-livre : « J'aime les citations latines. Ma préférée est : **Homo homini lupus...** Notre espèce trouvera-t-elle son prédateur ? »

Sa famille a été amputée de ses particules lors de la Révolution – aussi, il fait simple pour signer ses livres où il s'adonne sans retenue à l'art d'en dire long tout en faisant bref : « J'en ai tiré un nom de plume »...

Le diplômé de l'École supérieure de commerce de Paris (ESCP) avoue sa fascination pour les hommes-livres du *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury et pour la poésie symboliste. Il a appris *Les Fleurs du Mal* par cœur à l'armée, se récitait *Le Cimetière marin* de Valéry en décasyllabes, connaît tous les Parnassiens tout en espérant devenir Cyrano de Bergerac dans une autre vie – et n'en pense pas moins à propos de la *pouésie* saisie ainsi : « écrits en vers dont la tête est infestée de pieds infectés »...

Dans une première vie dite active, il « fait carrière » distraitement dans la finance et l'industrie – son dernier poste était « responsable d'affaires réglementaires » auprès des autorités françaises

ou européennes – avant de faire les frais des aléas d'un « plan social »... **Le four-tout**, il l'a vécu en toute rupture d'innocence, comme bien d'autres, dans sa déclinaison professionnelle en « placard doré à micro-ondes dans lequel on recase les durs à cuire » : « Je défendais des intérêts difficiles en France »...

À chacun ses **espérances** (« habitude d'attendre et d'y croire ») mais pas question précisément de se laisser confire en **habitudes** (« Il n'y a pas de bonnes habitudes à prendre »...), fussent-elles d'excellente qualité jubilatoire ou de s'engager dans une **mortère** – une « artère routière délétère et suicidaire »...

Alors, histoire de se ménager envers et contre tout un **fuitur** (« avenir qui recule lorsqu'on avance ») ou de **mosanger** (« enjoliver les anicroches de la vie à coups de triples croches célestes »), il crée sa structure de « français professionnel », Orthogone – un organisme de formation pour adultes et correction des écrits ⁽¹⁾ : « J'ai toujours été fasciné par le pouvoir du verbe, par l'art de convaincre. La langue a un incroyable pouvoir de régénération et de mutation. Le langage ne devrait pas être une pomme de discorde mais servir à l'unité nationale. Le français devrait être la troisième langue du monde en 2050 mais à condition de se simplifier pour se hisser à l'universalité. Elle gagne de nouveaux foyers d'implantation dans le monde en fonction des ambitions géostratégiques des uns et des autres mais il lui faut passer par un véritable choc de simplification sans y perdre son âme... »

Pour l'heure, son instinct verbal pousse aussi loin que possible les « étirements et les circonvolutions » de la langue française ou les phosphorescences de la phrase comme pour libérer de son flacon le génie qui s'y sentait à l'étroit... Ou peut-être entend-il redresser une parole en faillite dans une société dont la communication

d'une abyssale dilapidation donne une idée tant du crétinisme que du créditisme failli et de l'infini, tout compte fait...

Autre libérateur du génie de la langue, le « frontalier linguistique » Jan Konold est entré en résistance contre la déperdition du langage tordu à des fins économiques – et tout ce qu'elle engendre de rétrécissement de l'être... Son guide-dictionnaire dévoile la face cachée de plus de 600 termes-clés, d'« Abstinence (« se forcer à renoncer volontairement ») à « Zone de rencontre » - un « nouveau concept de convivialité où les humains ont les mêmes droits que les véhicules – un progrès »...

Natif de Stuttgart, cet Alsacien d'adoption depuis une génération inscrit son glossaire dans un temps où la circulation de mots porteurs d'idées profondes et d'élans vitaux est plus qu'entravée au profit des connexions, futilités et hypermobilités du tout-à-l'ego... Que faire, si ce n'est œuvrer à une réappropriation créative de quelques mots-clés ? Ainsi, l'article « Automatisation » devrait

donner matière à réflexion à une humanité qui persisterait à s'ignorer comme surnuméraire : « Processus qui permet aux grandes entreprises et autres organismes puissants de remplacer l'action humaine et de rendre superflue la majorité de la population, à savoir ceux qui ne sont pas aux commandes de ce processus »...

Précisément, il y a des mots à utiliser comme des clés – on peut s'en faire un trousseau de secours pour réintégrer un monde habitable ou être à soi tout un monde en réinvention dans son perpétuel inapaisement...

Michel LOETSCHER

Note :

1) www.orthogone.eu

Chambron, *Le Fourtoufouaire*, Dom éditions, 224 p., 10 €

Jan Konold, *Dictionnaire de la manipulation linguistique*, Dom éditions, 186 p., 10 €

HUBERT DE GIVENCHY

La Cité de la dentelle et de la mode de Calais et les musées de Morges ont rendu hommage cet été à Hubert de Givenchy.

Dans le numéro du mois de septembre 1969 du magazine *Vogue*, Patrick Modiano rendait hommage au grand ami d'Audrey Hepburn : « Baudelaire a très bien parlé de Givenchy : là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté (...) Je retenais mon souffle en voyant arriver les robes du soir. Je craignais qu'au moindre geste le miracle de leur asymétrie ne se dissipe. Mais je comptais sans lui, funambule qui marche sans hésiter sur cette corde raide où viennent se confondre le rêve et la réalité ». Le couturier est le témoin d'un monde révolu d'élégance, de sophistication de caprices, d'excès où tout est affaire de millimètres pour atteindre la perfection ; « le dernier grand prêtre d'un univers englouti », hiérarchisé et dont les journées sont ordonnées selon une liturgie aussi stricte que somptueuse pour satisfaire le goût et la curiosité d'une clientèle exigeante et capricieuse. Deux expositions, l'une à la Cité de la dentelle et de la mode de Calais, l'autre à Morges, la terre d'élection d'Audrey Hepburn, lui ont rendu hommage l'été dernier et permis de vérifier son audace, son sens de la technique, sa culture, son originalité, sa vision commerciale mais aussi son goût des tissus (« une collection débutait avec le choix des tissus, première confrontation essentielle. S'il y avait rencontre les idées affluaient et je faisais alors de nombreux croquis. Une cérémonie capitale. Pouvoir les caresser, apprécier leurs couleurs, m'enivrer de leur parfum ») et sa capacité à se confronter avec les maîtres du passé : Watteau pour la couleur, Titien pour les velours, Goya pour les dentelles.

Pourtant si Hubert de Givenchy est aujourd'hui synonyme d'un classicisme révolu, à ces débuts il est perçu comme l'enfant terrible de la couture parisienne. En 1952, après avoir fait ses classes chez Robert Piguet, Jacques Fath, Lucien Lelong et Elsa Schiaparelli, il lance sa maison de couture et présente sa première collection. Il est alors « the new name to know », le nouveau nom à connaître selon Carmel Snow la toute puissante directrice de

Harper's Bazaar. Bien que très respectueux des convenances, il bouscule d'emblée, avec ses séparables, des petites pièces sportswear pouvant être associées de mille façons les unes aux autres, une garde-robe stricte dictée par un savoir-vivre encore des plus empesés. Il dépoussière ainsi les canons classiques de la haute couture, suscitant des débats dignes d'Hernani, opposant « vieilles barbes et jeunes turcs, révolutionnaires et classiques ». Habile, Givenchy sait plaire au public et aux rédactrices de mode en distillant de nouvelles idées gorgées de fantaisie. Influencé par Cristobal Balenciaga qui voit en lui un fils spirituel, il imagine une jeune femme « à la fois délicate et mutine, romantique et contemporaine, innocente et sophistiquée ». C'est ce qui poussera la jeune Audrey Hepburn, alors encore inconnue en France, à lui demander de réaliser sa garde robe pour ses prochains films. La comédienne reconnaîtra plus tard que c'est Givenchy qui lui « a donné un look, un genre, une silhouette. C'est lui qui a fait (d'elle) ce qu'elle est devenue ». Une collaboration des plus fructueuses suivra : Sabrina en 1954, Drôle de frimousse en 1957, Breakfast at Tiffany's en 1961, Charade en 1961, Comment voler un million de dollars en 1963 et quelques téléfilms dans les années 70 et 80 ; et surtout une profonde amitié, « un amour des yeux et du cœur où le respect se mêle à l'admiration. Il s'agit d'amitié dans sa forme la pure », soulignera la comédienne dans une interview à Harper's Bazaar. Elle ne s'achèvera qu'avec le décès de la star un triste matin de janvier 1993.

Damien BREM

Hubert de Givenchy – Lienart Cité de la dentelle et de la mode de Calais

Audrey Hepburn et Hubert de Givenchy : une élégante amitié – Salvatore Gervasi – Favre